

UNE CHANSON.
Reynald Altéma, MD

Mon petit cœur.

*Je suis une petite étoile dans un grand firmament.
J'ai un petit cœur fragile, d'une grandeur sentimentale énorme,
rempli d'amour à donner et à partager,
bafoué, déçu, certes, toujours en attente d'un lendemain meilleur.
Alors, je chante pour adoucir mon amertume,
Mais je suis toujours seul, en quête d'une mignonne
Qui n'existe que dans mes rêves,
Car je la recherche partout, maist je reste bredouille.*

*Ne sois pas si pessimiste, mon ami
Elle viendra lorsque tu y penses le moins. (Bis).*

*Je suis un petit navire naviguant dans un grand océan,
N'ayant pour compagnon qu'un petit cœur
ému, mais fougueux, soucieux, mais rempli d'un immense désir,
à la recherche de ce coin de terre qui a donné naissance
à cette majestueuse impératrice qui dominera mon petit cœur
débordant d'une grande soif
qui ne sera étanchée que par un simple mot
qui réchauffera tous ses tisons.*

*Ne désespère point mon ami,
elle est plus proche que tu le penses. (Bis).*

*Je me sens comme une maille d'une longue chaîne,
une note dans une fantastique symphonie,
une page dans un recueil de poèmes,
une petite source qui alimente un grand fleuve,
un grain de poussière dans l'environnement.
Pourtant j'ai un petit cœur qui palpite chaque fois
que je pense qu'il se sent mieux lorsqu'aimé,
et rendant la réciprocité, car c'est son réel souffle vital.*

*Ne sois pas chagrin, mon ami
la récompense augmente avec l'attente. (Bis).*

Un jeune homme fredonnait cette chanson sur sa guitare dans sa chambre, dans l'édifice résidentiel des enseignants. Il donnait libre cours à sa muse et lançait sans le savoir un message subliminal, ou subtil à volonté. Une jeune demoiselle dans la chambre adjacente écouta la chanson et fut intriguée. Qui était cette personne probablement célibataire, qui parlait d'une sensation qu'elle n'avait jamais ressentie pour un homme ? Marianne venait de s'établir à Cap-Haïtien comme enseignante. Guadeloupéenne, âgée de vingt-huit ans, elle faisait partie d'une espèce rarissime :

une religieuse qui avait abandonné la bure. Elle avait appris qu'il existait une école nouvelle dans le pays, l'ISTEAH, et avait accepté un poste pour l'enseignement de l'urbanisme. Naturellement célibataire, strictement parlant, on pouvait dire qu'elle coiffait Sainte-Catherine, cependant son histoire était beaucoup plus compliquée.

Très jeune, élevée dans une famille catholique et pieuse, elle choisit le sillon du sacerdoce. En tant que femme, elle ne pouvait que jouer le rôle de religieuse, s'adonnant à une vie simple, sans richesse, mais remplie de béatitude spirituelle. Comme toute bonne catholique, elle ne croyait pas aux relations sexuelles en dehors du mariage. Comme religieuse, la vie sexuelle était hors limite. C'était un dogme impératif. Mais la réalité allait s'avérer toute autre. À sa grande déception, doublée d'un constant désarroi, elle se sentait toujours sous la loupe insidieuse des membres de la congrégation, hommes et femmes, à cause de son physique, jugé attrayant. Ce problème, elle l'avait confronté déjà, dès son entrée à l'université, d'autant plus qu'elle était une étudiante brillante, brûlant les étapes à l'école. Ainsi, elle avait pu obtenir une bourse pour un doctorat en urbanisme. Elle passa deux ans au Congo et, après, trois ans en Guyane. La Guyane fut un calvaire. Les vœux qu'elle avait pris, l'obéissance, la pauvreté, furent suivis, mais se maintenir en état de chasteté devenait de plus en plus difficile, sinon impossible. A sa grande stupéfaction, elle découvrait au fur et à mesure que les personnes en position d'autorité abusaient le personnel à leur guise.

Entre les avances subtiles du curé et celles de plus en plus osées de sa supérieure, elle se sentit prise entre deux étaux. La supérieure, de nature autoritaire et de jure, la responsable du couvent, n'acceptait pas une réponse négative. Marianne a dû la gifler pour échapper à un viol. Comme d'habitude, la hiérarchie catholique, plus soucieuse d'éviter un scandale que de résoudre ce problème crucial, qui contredisait toutes les valeurs prêchées, avait offert une solution très biaisée, donc bancale. Marianne serait transférée à un autre couvent et la supérieure n'aurait qu'à faire des neuvaines et prendre des classes pour apprendre à contrôler sa colère. Le sujet de viol ou d'abus sexuel en tant que tel fut ignoré. Pendant l'audition, elle prit à partie et le curé et la supérieure dans des termes très francs. Elle donna sa démission sur le champ, car c'était clair qu'elle serait une carte ciblée et aurait beaucoup de troubles pour un tel acte de lèse-majesté.

L'affaire fut étouffée, le public tenu irrémédiablement à l'insu de l'incident. Il y eut une brève cérémonie d'adieu au couvent, la supérieure et le curé volontairement absents. Au lycée où la religieuse enseignait la géographie et l'écologie, ce fut l'émoi, car on l'aimait bien comme prof. Elle regagna le pays natal, ayant étalé ses déboires et son expérience malheureuse à ses parents, qui avaient du mal à croire ce qu'elle racontait. Ayant une foi irréductible dans l'Évangile, ils ne pouvaient accepter l'idée que les responsables du couvent se comportaient en prédateurs sexuels. En réalité, la situation de leur fille gênait les parents, le sacerdoce étant considéré, dans leur communauté, comme un engagement pour la vie. Lasse de cette situation, Marianne après quelques mois de repos, prit la décision de retourner à l'enseignement, et, grâce à l'aide de ses anciens camarades de l'Université, trouva un poste d'enseignante dans une île voisine.

Avant le début des classes, Marianne fit un pèlerinage à la Citadelle Laferrière, avec l'intention d'utiliser ce périple pour préparer une présentation sur ce patrimoine national, destinée à sa classe. L'idée, c'était de montrer l'importance de La Citadelle et le rôle qu'elle pourrait jouer dans le développement du tourisme. Dans son monde, le soir avant de se coucher, la lecture et la préparation du discours pour le lendemain occupaient tout son temps. La sérénade cristallisait la mentalité laïque où l'amour ne s'adressait pas au Seigneur, mais plutôt au genre opposé. Au couvent, la prière primait. Dans le monde profane, son importance était reléguée au second plan, si importance il y avait. Marianne avait du mal à s'ajuster avec ce nouveau paradigme célébrant

les instincts sensuels au lieu des aspirations spirituelles. À dire vrai, le chanteur possédait un bon timbre et la musique disséminait des sons agréables. Peu de jours après, les voisins se rencontrèrent en allant prendre le petit déjeuner au réfectoire. Sans crier garde, le voisin lui salua vivement :

—Bonjour mademoiselle. Je m'appelle Jenan. J'espère que ma guitare et ma voix de crapaud ne vous dérangent pas le soir. Jenan, de taille moyenne, mais mince, lui tendit la main et il offrit un sourire affable. Élégant, joufflu, avec un regard tendre, une voix sympathique et une attitude exempte de suffisance, son corps diffusait la fragrance d'une eau de Cologne de vétiver subtilement. Lui, de son côté, savourait la vue d'une jeune femme jolie comme un cœur, qui, malgré ou à cause de l'absence de maquillage, impressionnait avec un visage angélique, une tenue simple mettant en exergue une élégance raffinée. Ses cheveux touffus, crépus à l'état naturel, coiffés en grosses tresses illustraient la beauté tropicale sans prétention. Sa peau fine comme du velours, foncée comme du charbon, reluisait. Ses lèvres très pigmentées, minces, énonçaient la sensualité innocente, mais potentiellement envoutante. Ses vêtements ne moulaient pas sa forme, cependant, sa belle poitrine et ses fesses généreuses n'échappaient point au regard. Pas de doute que, pendant longtemps elle pratiquait l'adage *folle à la messe, molle à la fesse*.

Elle ne s'imaginait pas que celui qui détenait une tessiture vocale de ténor pourrait se loger dans un corps aussi svelte. Ce simple souhait doubla de baptême de feu, car, comme femme laïque, ce serait la première fois qu'elle entretiendrait une conversation avec un homme, un étranger, en position de fraternisation. Sortir de son cocon s'avérait une affaire pas si facile, mais les règles de la bienséance exigent de prendre des gants.

—Ah, quelle idée ! Vous ne possédez pas les cordes vocales d'un crapaud.

Jenan l'extroverti ne tarda pas à débiter des détails de sa vie : un prof de l'ISTEAH qui venait de la France et un Guadeloupéen comme elle. Il était informaticien, un divorcé. Il voulait rester, un semestre, sur les lieux pendant une absence sabbatique. Bien que réticente au départ, Marianne finit par se laisser entraîner dans le giron de Jenan grâce à de nombreux points communs et à la proximité grandissante entre eux.

Ainsi commencèrent les routines : le petit déjeuner pris ensemble chaque matin, le dîner partagé chaque soir. Le soir après le dîner, on parlait de tout : du pays et de ses paradoxes, des nouvelles internationales, d'auteurs (es) et surtout de la musique. Marianne fit son entrée entière dans la vie laïque qui opérait sur d'autres paramètres, le choix et non l'obéissance, la tolérance et non la conformité, et surtout le divertissement. Ce fut un apprentissage pour elle, une navigation pas si facile à gérer. La liberté de choix avait ses propres aléas. N'ayant plus la protection de la bure et le respect qu'elle conférait, ses courbes corporelles attiraient des regards, des commentaires effrontés, parfois accompagnés de sifflets. Ce comportement masculin apprécié par certaines femmes qui le considèrent un baume pour l'égo avait eu toute une gamme de réactions chez elle. Elle a eu le choc de l'ingénue d'abord, puis la gêne ; mais face à une attitude persistante, elle s'enveloppa d'une carapace imperméable, et le considéra comme une distraction tolérable.

Néanmoins, avec le monde féminin, c'était différent. Typiquement, une femme la toiserait si un homme faisait un commentaire positif sur son apparence. Ces petits coups de poing agressaient sa sensibilité et rendaient son apprentissage plus pénible. L'amitié que Jenan lui offrait était salutaire : elle constituait à la fois une balise et une main-forte toujours disponible. Elle était chanceuse, car Jenan était patient et conciliant, galant, mais pas chauvin. Il avait une façon habile de faciliter le dégel, ce qui simplifiait la tâche de développer l'habitude ou l'idée même de divertissement, à l'opposé du recueillement. L'attitude sereine de Marianne face à l'impudence de certains hommes et la condescendance de certaines femmes ne faisait que captiver l'attention de Jenan et séduire davantage celui-ci. À son étonnement, elle apprit à danser et, en peu de temps,

elle pouvait maîtriser la cadence de Zouk et de Compas. Sa plus grande surprise fut l'observation du goût qu'elle développa pour la compagnie d'un homme. Les habitudes suivaient la trajectoire prévisible. Ils se tutoyaient et la sérénade se faisait au clair de lune. Les chansons fredonnées l'impressionnèrent, mais sa favorite restait la première chanson écoutée, « Mon petit cœur ».

Marianne était en proie avec un débat interne, son vœu de chasteté contre le désir grandissant de l'intimité. Elle n'avait jamais eu un homme comme ami auparavant. Elle n'avait jamais pensé aux effusions sentimentales. La flamme dans sa poitrine dégageait une telle chaleur qu'elle en avait peur. Pour la première fois de sa vie, elle se sentit une femme et non exclusivement une religieuse, et cela la rendait folle presque.

La prochaine fois que Jenan chanta « Mon petit cœur », elle éclata de pleurs et ne put s'empêcher de passer ses bras autour de son cou et de trouver ses lèvres. Cela se passa au début de décembre. En touchant le seuil du monde du plaisir charnel, Marianne avançait par grands bonds malgré sa tendance naturelle de freiner de tels instincts. Pour avoir cru à l'idée de péché pendant si longtemps, l'indulgence paraissait comme un acte contre nature. Cette lutte interne était intense ; son monde chavirait, car son crédo changeait de cap. Cette lutte se passait lorsque seule et jamais en présence de Jenan avec qui elle se sentait très confortable. Les actes commis avec lui étaient spontanés, sincères, en complète harmonie avec son cœur. De plus en plus, son cœur lui disait que la sincérité du cœur devrait primer sur le dogme religieux, surtout qu'en fait, cela n'était pas suivi à la lettre par ceux-là qui le prêchaient.

De gré à gré, Marianne et Jenan devinrent un couple, un nouveau statut qui cristallisait le rêve de celui-ci et une découverte aussi radicale qu'envoutante pour elle. Le timbre de la voix de l'autre était devenu un aimant irrésistible, une dépendance grandissante telle une soif inassouvie, pour les deux amants. Pour y remédier, ils décidèrent de passer les vacances de Noël à Labadie, près du Cap-Haïtien en tête-à-tête, comme deux colombes se grisonnant dans des roucoulements interminables d'une lune de miel. L'idée de partager le même lit avec un homme qui captivait son imagination et dominait sa pensée à chaque tic-tac de l'horloge fascinait Marianne au point d'une hantise. La métamorphose de sa vie allait prendre un tournant décisif. Le passage de religieuse à laïque, un soubresaut certes, n'égalerait pas le séisme de l'abandon de l'hymen, symbole de la transformation de la chasteté en sensualité. Ce Rubicon à franchir reluisait comme une étoile scintillante dans ses yeux, on dirait une porte balayant un sillon garni de pétales de roses. Ces rêveries galvanisaient l'éclosion de tendances ensommeillées prêtes pour une explosion. L'attente de cet événement imprévisible, qui n'avait pas de feuille de route, la murait dans un état de mi-torture et de mi-volupté. Un appât exquis plonge le chasseur en affut dans cette condition.

L'attente valait la chandelle. La cerise sur le gâteau se manifesta par une extase débouchant au Nirvana, une expérience au-delà de l'imagination de l'ancienne religieuse et de ses attentes. L'excitation préliminaire aiguïsa une envie latente au paroxysme qui s'amplifia sans préavis indicible, que les mots ne peuvent qu'approximer la description de l'intensité du plaisir charnel. Suffit-il de dire que d'étape en étape, le frissonnement s'accroissait dans une symphonie de titillations de bas en haut et de haut en bas, débordant en direction transversale de manière aléatoire, mais adoucissante, grisante. La clef et la serrure eurent une chimie harmonieuse comme faite sur mesure. Son ardeur, une fois dévoilée, fut aussi éclatante que révélatrice d'une facette de sa personnalité jusque-là dissimulée pendant des décennies, à sa propre stupéfaction et à son entière satisfaction.

Marianne comprit pour la première fois que cet événement sui generis, unique pour l'espèce humaine, se comporte comme la recette d'un breuvage à parts égales d'apéritif et de satiété. Le premier élément permet la floraison du second comme l'ultime expression de deux âmes

se fusant en une seule, donnant et recevant une extase, un cadeau de Noël sans pareil chaque session.